ENTRETIEN

D'un Européan avec un Insulaire du Royaume de Dumocala.

J'Aurois bien du regret d'avoir entrepris le voyage des Indes, dans lequel j'ai essuyé bien des dangers, si je n'en avois rapporté une satisfaction qui peut seule me dédommager de toutes mes peines : elle consiste dans des connoissances utiles, & qui peuvent être aussi agréables au public qu'elles me l'ont été à moi-même.

Je laisse à d'autres Voyageurs marins l'usage ordinaire de raconter les aventures d'une longue & pénible navigation ; il me suffit de dire qu'ayant été surpris à la hauteur de cinquante-deux degrés quatorze minutes de latitude australe, par un vent Sud-Est

ſi violent, que nous ne pûmes jamais nous remettre ſur la route, notre vaiſſeau fut jetté ſur des côtes inconnues juſqu'alors à tous nos Mariniers. Ayant touché contre un rocher, ce vaiſſeau s'ouvrit de toutes parts, &, ſelon toute apparence, je fus le ſeul qui eut le bonheur d'échapper au naufrage. Après avoir long-tems lutté contre les flots, je gagnai heureuſement la terre; ſans beaucoup me repoſer, j'avançai dans le pays. Découvrant peu après un village aſſez bien bâti, je m'y rendis, dans l'eſpérance d'y trouver du ſecours. Je vis bientôt les habitans, raſſemblés autour de moi, examiner avec étonnement mon air & ma figure. Leur extrême attention me fit comprendre que leur iſle étoit naturellement inacceſſible aux Etrangers. Ils me queſtionnoient tous enſemble : je ne pouvois leur répondre que par des ſignes que le beſoin où j'étois rendoit bien éloquens;

quens; ils ſuffiſoient du moins pour leur faire entendre que je venois d'un pays fort éloigné, que j'avois fait naufrage, & que je leur demandois du ſecours & la grace de me recevoir. Ils me parurent touchés de mon malheur; & pendant qu'avec un air de compaſſion & de bonté, ils ſembloient s'exhorter mutuellement à me rendre ſervice, le plus conſidérable de la troupe s'avança, me prit par la main & me mena dans ſa maiſon, où je fus traité avec toute ſorte d'humanité, rien ne me manquant de tout ce qui pouvoit contribuer à rétablir ma ſanté & à me délaſſer de mes fatigues.

J'y reſtai un mois. Le village étoit dans une expoſition agréable; l'air en étoit pur & ſerein; j'y remarquai avec plaiſir une police des plus exactes; & à voir l'union qui régnoit parmi ſes habitans, je les aurois crus tous de la même famille. Deux choſes ſur-tout

me ſurprirent & m'édifierent en même tems; c'étoient deux bâtimens, dont l'un ſervoit de magaſin à bled; on le rempliſſoit tous les ans de la récolte d'un terrein deſtiné uniquement à cet uſage. Ce terrein appartenoit à la communauté; elle étoit obligée de le cultiver avec ſoin, & l'on ne touchoit au magaſin que dans le cas d'une extrême diſette. Alors on partageoit ce précieux dépôt ſuivant le beſoin actuel de chaque famille. L'autre bâtiment étoit un hôpital entretenu aux frais de chaque habitant; il ne ſervoit que pour les pauvres du lieu, lorſqu'on les ſavoit hors d'état de gagner leur vie par le travail, ou de ſe procurer la ſanté dans leurs maladies.

J'admirai ces deux établiſſemens; l'un préſervoit de la famine, l'autre empêchoit la mendicité, & par conſéquent le libertinage & la fainéantiſe. Ils coûtoient peu à la communauté, &

les avantages qui en revenoient, compenſoient au-delà ce qu'elle devoit fournir tous les ans à proportion des biens & des facultés de chacun de ceux dont elle étoit compoſée. J'étois devenu dans ce pays un objet ſi extraordinaire, que l'ordre vint de me conduire à la Capitale où le Roi faiſoit ſa réſidence. Je vis dans toute ma route des terres extrêmement bien cultivées; un air d'abondance régnoit en tous lieux; la joie & la ſérénité étoient peintes ſur tous les viſages. Je remarquois par-tout de la franchiſe & de l'humanité, & en général un ordre & un arrangement qui décéloient la ſageſſe d'un gouvernement éclairé & toujours conſtant dans ſes maximes.

Après un voyage de trois ſemaines, j'arrivai à la Capitale; c'étoit une Ville immenſe dont les rues étoient propres, larges & bien percées; l'air y paroiſſoit auſſi ſain qu'à la campagne; les

maiſons des particuliers étoient commodément bâties; aucune n'avoit ces dehors ſuperbes que l'orgueil des richeſſes affecte parmi nous, & qui ne ſervent qu'à exciter l'indignation ou la jalouſie. La pompe & la magnificence étoient réſervées pour les édifices publics qui, dans un goût d'architecture différent du nôtre, & peut-être plus ſimple & plus noble en même tems, marquoient la grandeur du génie qui les avoit entrepris.

L'unde ces édifices avoit été conſtruit pour ſervir d'école ou d'académie aux jeunes gens du pays, de quelque condition qu'ils fuſſent; des Maîtres dans toutes ſortes d'arts & de ſciences y étoient entretenus; & ceux des écoliers, qui n'avoient pas les moyens de fournir à leur penſion, y étoient élevés avec autant de ſoin que ceux qui étoient en état d'y ſatisfaire. Cette penſion néanmoins étoit ſi modique, qu'il étoit

peu de familles qui ne puſſent la payer. Dans cette école on n'enſeignoit point de langues étrangeres; on n'y cultivoit que les ſciences & les arts qui pouvoient être utiles à l'Etat; auſſi n'en ſortoit-il que des citoyens capables de le ſervir avec honneur, des artiſtes parfaitement inſtruits dans la profeſſion qu'ils avoient embraſſée. On ne voyoit dans le Royaume, ni des perſonnes incapables d'exercer leurs emplois ou leurs métiers, ni des gens inutiles à la ſociété par leur inaction & leur indolence. L'accoutumance au travail le faiſoit aimer; & comme chacun n'avoit été élevé que dans le talent qui lui étoit propre, il n'en étoit point qui ne l'exerçât avec plaiſir. La vocation aux emplois ne dépendoit point de la volonté des parens : c'étoit le goût qui en décidoit; & que ne peut point le goût, quand c'eſt la Nature qui le donne?

Un autre de ces bâtimens publics

étoit une espece d'hôpital où ceux qui avoient servi l'Etat, soit dans le militaire, ou dans le civil, & à qui le grand âge ne permettoit plus une application suivie, étoient non-seulement entretenus aux dépens du Roi, mais récompensés par des pensions proportionnées à leurs mérites. Leurs besoins étoient une preuve de leur désintéressement, & leur désintéressement ajoûtoit à l'obligation où l'on étoit de reconnoître leurs services.

Le troisieme jour de mon arrivée, on me présenta à un homme vénérable; il me parut une espece de Brachmane, qui joignoit à l'étude & à l'administration des loix, des fonctions sacerdotales. J'apperçus en lui une extrême envie de s'expliquer avec moi; il me fit un accueil affable, & prononçant des mots que je n'entendois point, & qu'on eût dit qu'il essayoit de me faire entendre, il me remit entre les

mains d'un de ſes Officiers, en lui recommandant d'avoir ſoin de moi, & de s'appliquer au plutôt à m'enſeigner leur idiôme. La maniere dont cet Officier s'y prit, eut des ſuccès plus prompts qu'il ne l'eſpéroit; mais il faut tout dire auſſi: il n'eſt point de langue plus aiſée que celle de ces peuples; outre qu'elle eſt ſimple & ſans ornemens, elle a peu de mots, & ces mots ne varient point par des inflexions ou des terminaiſons différentes. Je la ſus paſſablement au bout de trois mois, du moins fus-je dès-lors en état de m'expliquer avec le Brachmane, & de comprendre à-peu-près ce qu'il voudroit m'apprendre du ſort qui m'attendoit dans ſon pays.

Après bien des civilités dont le détail ſeroit fort inutile, la premiere queſtion qu'il me fit, fut ſi, depuis que je lui avois été préſenté, j'avois fait quelque obſervation ſur leur gou-

vernement & ſur leurs uſages. Je lui dis que j'avois été ſi occupé, ſuivant ſes ordres, à l'étude de la langue, qu'il ne m'étoit pas poſſible de répondre à ce qu'il me demandoit.

Puiſque cela eſt ainſi, reprit-il, je veux avoir le plaiſir de vous inſtruire moi-même; je vais commencer par vous mener au Temple où nous adorons le Dieu Créateur du Ciel & de la Terre. A ces mots, je compris que je n'étois point dans un pays Idolâtre, & je ne pus m'empêcher d'en marquer une eſpece d'étonnement qui parut offenſer le Brachmane; il m'en demanda le ſujet. Le voici, lui dis-je tout naturellement; c'eſt que je ne puis m'imaginer ce qui a pu donner la connoiſſance du vrai Dieu à une nation comme la vôtre, que je vois ſéparée de toutes celles où il s'eſt plu à ſe manifeſter. Quoi donc! repartit le Brachmane, pour connoître ce ſouverain

Maître, ne ſuffit-il pas d'avoir de la raiſon & du bon ſens?

Nous entrâmes dans le Temple. Tout y étoit grand & majeſtueux, & les ornemens les plus ſimples y ſervoient à marquer quelque attribut de la Divinité. Le Brachmane, ſaiſi d'un reſpect que je partageois avec lui, me dit, après quelques momens de recueillement & de ſilence : Le lieu que vous voyez eſt celui où nous venons tous les jours rendre nos hommages à la Divinité, ſuivant le culte que nous preſcrit la religion de nos peres.

Il ſe préparoit à me détailler ce culte, lorſque, l'interrompant avec une vivacité de zele qu'on jugea ſans doute indiſcret, je lui dis qu'il ne lui manquoit que de connoître la ſeule façon dont Dieu veut être honoré par ſes créatures. S'il en eſt une autre, reprit-il, qui ſoit la ſeule véritable, je

ſuis prêt à l'adopter; mais qui pourra m'en garantir la certitude?

Il n'y a pas bien long-tems, continua-t-il, qu'un des Sacrificateurs de votre loi, je ne ſais par quel moyen, pénétra dans notre Iſle pour y prêcher & enſeigner les rits que vous profeſſez. La ſingularité de ce ſpectacle rendit nos peuples attentifs à ſes diſcours, quoiqu'ils les compriſſent à peine. Cet homme, toujours ſuivi d'une foule de curieux, qu'il prenoit peut-être pour autant de ſectateurs de ſa doctrine, parcourut notre pays avec liberté, juſqu'au moment que, parvenu dans un de nos cantons occupé par des Sauvages, il fut maſſacré cruellement.

Je fus fâché de n'avoir pas eu l'occaſion de m'entretenir avec lui; tout ce que j'ai pu ſavoir de ſes dogmes, ce n'a été que par le récit de ceux qui l'avoient écouté. S'il faut en croire à eur rapport, votre religion a de quoi

frapper par l'antiquité de ſon origine que vous faites remonter juſqu'à la création du Monde, par la ſuite & la continuité de ſes progrès, par la pureté, par la rigueur, par l'utilité, par la néceſſité même de ſa morale. Mais que penſer des myſteres qu'elle renferme ? Ne pouvant les comprendre, ni m'aſſurer de leur vérité, autrement que ſur la foi d'un inconnu, qui vraiſemblablement ne les comprenoit pas lui-même, je ceſſai de les examiner, & crus devoir m'en tenir à ma religion, qui ne m'offre rien que je ne puiſſe entendre, & rien en même tems qu'il ne me ſoit poſſible de pratiquer.

Une ouverture de cœur, ſi naïve ſur la dignité de ma religion, m'inſpira un deſir extrême d'étendre plus loin les connoiſſances du Brachmane ; mais peu fait à dogmatiſer, & auſſi peu connu de lui que le Miſſionnaire dont il m'avoit parlé, je crus devoir renon-

cer à lui inculquer des vérités que Dieu ſeul pouvoit lui perſuader par l'efficace de ſa grace.

Je me déſiſtai d'autant plus aiſément de mon deſſein, que je ne vis rien dans ſes ſentimens qui fût contraire aux nôtres. Il ne ſuivoit que la raiſon; & par un rapport que peu de gens reconnoiſſent, la raiſon elle ſeule lui avoit appris la plûpart des grandes vérités que la Foi nous enſeigne.

C'eſt la raiſon, me diſoit-il, qui m'a fait comprendre que l'Univers n'ayant pu ſe former de lui-même, il n'y a qu'un Dieu qui l'ait pu tirer du néant, & lui donner l'ordre & l'arrangement avec le mouvement & la vie. Créature de ce Dieu, je reconnois ſon empire, & j'étudie ſes volontés; ſa Providence eſt une preuve de ſa ſageſſe, & ſa ſageſſe un engagement à la ſainteté. Je ſens que, pour lui plaire, je dois éviter le vice & pratiquer la vertu; que ſa juſtice

doit récompenſer le bien & punir le mal; & qu'Eternel comme il eſt, ſes récompenſes ou ſes châtimens doivent durer autant que lui-même.

Cette éternité qui m'attend, je la crois fondée ſur l'immortalité de mon ame; ſortie des mains de Dieu pour animer mon corps, je ſens qu'elle ne ſauroit périr avec le corps qu'elle anime. Ce qui ſert à me convaincre de cette vérité, ajouta-t-il, c'eſt que le corps peut être mutilé ſans que l'ame éprouve aucune diminution dans ſa ſubſtance. Invulnérable & toujours entiere, elle ſurvit aux démembremens de la matiere qui l'enveloppe, & dont elle differe eſſentiellement par ſa ſpiritualité.

Cet argument, qui ne paſſeroit pas pour bien convaincant dans nos écoles, ſuffiſoit pour lui prouver ce que tant de Philoſophes ont oſé nier; ainſi je vis avec plaiſir que la force ou l'é-

tendue de génie nuit plus qu'elle ne ſert à faire ſentir des vérités que la raiſon ſait perſuader par les argumens les plus naïfs & les plus ſimples.

Le Brachmane, plein de l'idée qui l'occupoit, ne tariſſoit point ſur la grandeur & l'excellence des attributs du premier Etre. Il reconnoiſſoit ſon exiſtence dans les moindres productions; c'eſt un Etre, me diſoit-il, dont le tems ne ſauroit meſurer la durée, dont la plus vaſte étendue ne peut renfermer l'immenſité, dont aucun eſprit ne ſera jamais capable de concevoir la puiſſance. Ouvrages de ſes mains, nous lui devons notre amour, & nous ne pouvons mieux le lui témoigner qu'en nous aimant mutuellement les uns les autres. C'eſt-là le grand précepte de notre loi; & c'eſt auſſi ce qui fait que l'union & la paix regnent dans nos Etats, & que nos Souverains, les plus puiſſans & les plus

distingués de nos freres, nous traitent avec autant de bonté que nous avons de confiance en la pureté des motifs qui les engagent à nous commander en Maîtres.

L'idée, que le Brachmane me rappelloit de cet amour du prochain, qui fait l'eſſence de notre Evangile, me porta à lui dire ſur le champ que ſes principes de religion ne différoient preſque point des nôtres. Si cela eſt ainſi, me dit-il, d'où viennent donc parmi vous les révoltes des peuples contre leurs Souverains, le peu d'égards des Souverains pour leurs peuples? D'où viennent les diſſenſions qui vous diviſent, les procès qui vous déſolent, les meurtres, les aſſaſſinats, les carnages, qui ſont les traits les plus frappans de vos hiſtoires, comme s'il importoit à votre gloire d'en tranſmettre le ſouvenir à la poſtérité?

Ne ſoyez point ſurpris, continua-t-il,

de me voir ſi bien inſtruit de vos mœurs & de vos uſages. Dans ma jeuneſſe il me tomba entre les mains un de vos livres que je fis traduire par un eſclave Européan, qu'un événement pareil au vôtre avoit amené dans ce pays. Ce livre étoit une de vos hiſtoires générales, où étoient rapportés les établiſſemens, les révolutions, la décadence, les loix, les coutumes, les diverſes religions de vos Etats. Je voulois m'inſtruire, je le lus avec avidité ; & bientôt après j'en fis rapport au Roi mon Maître, qui m'ordonna d'en faire un extrait. Les principes de gouvernement qu'il y trouva, lui déplurent preſque tous ; mais, comme un heureux génie ſait profiter du mal même, il ne laiſſa pas d'y puiſer des projets utiles qu'il a depuis exécutés dans ſes Etats. Pour moi j'avouerai naturellement que peu s'en fallut que ce livre ne pervertît en moi tous les

ſentimens dans leſquels j'avois été élevé, & que j'ai le bonheur de conſerver encore. J'y vis de grandes maximes de religion, mais qui n'influoient ni dans le gouvernement des Royaumes, ni dans la conduite des Sujets, à moins que les Princes & les particuliers n'en euſſent beſoin; les uns pour colorer leurs injuſtices, les autres pour déguiſer la corruption de leurs mœurs.

Quel contraſte, me diſois-je, entre ces pays & le nôtre! Ici la Religion eſt le plus ferme appui de l'autorité ſouveraine; c'eſt par elle que nos Rois, s'eſtimant l'image de la Divinité, ſe font un devoir de punir le crime, de protéger l'innocence, de récompenſer la vertu; & que chacun de nous, voyant leur pouvoir émané de Dieu même, ſe fait une gloire de leur obéir, juſqu'à ſacrifier ſa vie & ſes biens dans les occaſions même où il ne s'agit

que de l'honneur de leur perſonne.

C'eſt par la religion que s'eſt établie dans nos Etats cette harmonie heureuſe, qui fait que la juriſdiction temporelle eſt toujours prête à ſoutenir les droits de la juriſdiction ſpirituelle ; & que celle-ci, bien loin de rien empiéter ſur l'autre, s'applique à la maintenir dans toutes les prérogatives & tous les honneurs qui lui ſont dûs. Ces deux Etats, quoique ſéparés, s'aident & ſe reſpectent mutuellement ; nul d'eux ne ſouffre aucune irrégularité dans les mœurs, aucune nouveauté dans les dogmes ; & tous les deux concourent à l'envi à prévenir les ſchiſmes que le libertinage, ſource ordinaire de l'impiété, pourroit faire éclore au mépris de la croyance commune.

Qu'aurois-je répondu à des reproches ſi vrais, & qu'on ne me faiſoit ſentir que par une oppoſition que je m'appercevois n'être que trop réelle ?

J'assurai le Brachmane que j'étois édifié de ses sentimens, & lui remontrai seulement que telle étoit notre religion, que ni l'incrédulité ni le libertinage n'avoient jamais pu en altérer la vérité. Je lui montrai qu'elle subsistoit dans toute sa pureté depuis le commencement des siecles ; que nos Souverains se faisoient un devoir de la défendre, & tous les gens de bien de l'observer. Vous pourriez, lui dis-je, en juger vous-même, s'il y avoit quelque communication de votre pays avec le nôtre.

A Dieu ne plaise, me dit le Brachmane en m'interrompant, que j'aille si loin pour m'éclaircir de ce que vous dites. Aucun de nous ne quitte son pays, non pas même par l'amour du gain qui vous fait parcourir les mers les plus dangereuses. Nos peuples, s'estimant assez riches du produit de leurs terres, & du fruit de leur travail

reſtent tranquillement attachés où la Providence les a fait naître ; & s'ils commercent, ce n'eſt qu'avec les autres peuples de notre continent, pour les beſoins mutuels que nous avons les uns des autres.

Deux raiſons ſur-tout nous empêchent de nous étendre au-delà ; la premiere, c'eſt que les peines que vous vous donnez pour acquérir des richeſſes qui, vous faiſant vivre dans l'abondance, puiſſent en même tems, par des charges brillantes, vous mettre au-deſſus de vos concitoyens ; ces peines nous déshonoreroient & nous ſeroient même inutiles. On eſtime plus chez nous un manant avec du mérite, que tout autre homme, quel qu'il puiſſe être, qui n'a ni talens ni vertus. Auſſi toute notre ambition, c'eſt d'être, chacun dans notre état, ce que nous devons être. Nul éclat étranger ne nous frappe. Nous cherchons l'homme

dans le fond de ſon cœur, & nous n'en jugeons ni par des richeſſes, ni par des dignités qui, par elles-mêmes incapables d'épurer les ſentimens, ne ſervent d'ordinaire qu'à les corrompre.

Une autre raiſon, ajouta-t-il, nous retient chez nous; c'eſt la ſituation de notre Iſle. Environnée d'écueils de toutes parts, il nous eſt auſſi difficile d'en ſortir, qu'il l'eſt aux Etrangers d'y prendre terre. Peut-être ſans cela moins ſages & plus ambitieux que nous ne ſommes, & livrés comme vous à la folle ardeur de nous enrichir, nous irions affronter les mers; & chargés de tréſors dont nous pourrions nous paſſer, nous rapporterions dans nos climats tous les maux qu'enfante parmi vous l'amour des richeſſes.

Il eſt vrai, lui dis-je, que nos mœurs, moins ſimples & moins pures que les vôtres, ne ſont pas tout-à-fait exemptes du blâme que vous leur donnez:

mais vous devez ſavoir auſſi que c'eſt par les défauts mêmes que vous nous reprochez, que nos Royaumes fleuriſſent, & qu'ils ſe ſoutiennent dans un haut dégré d'opulence & de grandeur.

Je connois vos Royaumes, repliqua le Brachmane, & je n'ignore point vos proſpérités, s'il faut appeller ainſi le vain éclat qui vous fait juger vos Etats ſi ſupérieurs au nôtre. Je me rappelle à préſent bien des détails que j'aurois cru éteints dans ma mémoire, & que je dois au livre de l'Hiſtoire univerſelle dont je vous ai parlé. Vos Gouvernemens ſont de deux ſortes; les uns monarchiques, les autres républicains.

Dans ceux-ci regne la liberté, eſpece d'idole ſemblable à ces figures inanimées qu'adorent nos ſauvages, & qui n'ont pas le pouvoir de les rendre heureux. Il n'eſt pas poſſible, en effet, que, dans un Etat où perſonne ne peut être forcé d'obéir, chacun ne

s'arroge le droit de commander; & quel ordre peut régner dans cette confuſion de pouvoirs dont aucun ne peut ſe ſoutenir, s'il ne contraint à céder tous ceux qui le combattent? Quelle uniformité de vues & de ſentimens pourra-t-on eſpérer dans une nation où chacun ſe fait un mérite de l'indépendance; & où cette indépendance toujours impunie ne fait valoir la raiſon que par l'orgueil, quand elle fait tant que de la défendre, & ne peut ſupporter qu'on la défende, quand on veut la forcer à l'adopter!

De pareils inconvéniens ne ſe trouvent point dans l'Etat monarchique. Je le crois plus propre à contenir l'impérieuſe vanité des hommes, & bien plus capable de fixer leur inconſtance & leur légéreté; c'eſt proprement dans un pareil Etat qu'on jouit tranquillement & sûrement de cette précieuſe liberté qui, dans ceux dont je viens

de parler, n'eſt qu'une ſource de révolutions malheureuſes; cette liberté ſe fait ſentir, ſur-tout ſous un Prince qui eſt perſuadé que ſa gloire & ſon bonheur ne dépendent que de ſes vertus & de l'amour de ſes peuples. Tel eſt celui qui nous gouverne, ajoûta le Brachmane. Comme il ne diſtingue point ſes intérêts d'avec les nôtres, il voudroit auſſi que tous ſes biens fuſſent à nous. Il croit n'en jouir que lorſqu'il les donne; & il en jouit, en effet, par notre reconnoiſſance toujours prête à faire remonter dans ſes mains ce qu'elles ont répandu dans les nôtres.

Cet exemple eſt rare parmi vous, continua le Brachmane: le grand objet de la plûpart de vos Rois eſt d'écraſer leurs Sujets pour s'en faire de nouveaux au-delà de leur Empire. Malheur aux Princes voiſins qu'ils connoiſſent moins forts qu'ils ne le ſont eux-mêmes! Et comment. . . .

Ce portrait hideux me révolta ſi fort que je ne craignis point de l'interrompre ; je voulus défendre la gloire de nos Souverains. Il en eſt, lui dis-je, qui, pleins de valeur, ne font pourtant la guerre que pour réduire leurs ennemis à la paix, & qui, toujours conſtans dans ce deſſein, ne ceſſent de leur offrir la paix au milieu même de leurs triomphes. Dans leurs Conſeils, ils n'écoutent ni leur reſſentiment, ni leur ambition, ni leurs forces, ni leur pouvoir, ni leur gloire même ; ils n'y ont en vue que le bien de leurs Sujets & l'intérêt de leur Couronne, que leurs Sujets eux-mêmes préferent ſouvent à leur propre bien. Amis de ces Sujets, ils les regardent plutôt comme des ſoutiens de leur puiſſance, que comme des hommes ſoumis à leurs Loix : leurs Loix elles-mêmes ſont les anciennes Loix de l'Etat, ou fondées ſur les premieres Loix de la Monarchie, dont

ils ne peuvent ni ne veulent jamais s'écarter.

Je ne dis point, ajoûtai-je, qu'il n'y ait dans nos contrées de mauvais Souverains, & que, dans celles mêmes où regnent les meilleurs Princes, il n'arrive des cas où la politique les force à s'écarter de leur devoir, & ſouvent même à permettre un mal dans l'eſpérance d'un bien qu'on peut s'en promettre.

C'eſt-là où je vous attends, répartit vivement le Brachmane : je n'ignore pas à quel point vous êtes tous épris de ce que vous appellez politique ; c'eſt votre grande ſcience, c'eſt l'unique reſſort de vos actions, & le mobile ſurtout de votre ambition & de votre avarice. Quiconque n'a point de mérite parmi vous, doit être tenté d'y avoir recours, ou pour s'ouvrir un chemin aux honneurs, ou pour s'en frayer un à la fortune. Ainſi vous vous êtes fait

un art de ne paroître jamais tels que vous êtes, pour ſéduire ceux qui auroient intérêt de vous approfondir. Tel honnête homme même dans vos climats prendra le parti de démentir ſes ſentimens de probité, pour complaire aux paſſions d'un homme ſans honneur qui peut lui procurer quelque avantage.

Ce n'eſt que par des voies obliques que vous allez à vos fins; aucun de vous ne marche à découvert, s'il ne veut s'expoſer à ſe perdre : mais, en banniſſant la bonne foi de vos ſociétés, vous en avez anéanti la douceur & la confiance; & tel eſt votre malheur, que vous ne pouvez plus diſtinguer le vice ni la vertu, la vérité ni le menſonge, & que la ſuſpicion où vous êtes ſans ceſſe que chacun cherche à tromper, acheve d'anéantir parmi vous juſqu'aux moindres reſtes de candeur & de franchiſe.

Ce mal affreux qui s'eſt gliſſé dans

vos ſociétés, & que vous fomentez lors même que vous en déplorez les ſuites, je le vois répandu parmi vos Souverains; ils s'imaginent tous devoir apprendre à diſſimuler, pour ſçavoir régner avec plus d'éclat & de gloire.

Je vis bien que mon Brachmane, en me parlant ainſi, n'étoit rien moins que politique, & je lui ſouhaitai en moi-même un peu moins de cette ſimplicité de mœurs, & de cette naïveté dont il s'imaginoit qu'il ne reſtoit plus de traces dans nos contrées.

Je ſuis ſurpris, lui dis-je, qu'ayant lu nos Hiſtoires, vous n'y ayez point remarqué de ces traits merveilleux qui ont ſouvent étonné l'Univers, de ces évenemens ſoudains & imprévus, de ces bouleverſemens d'Etats, qui, ménagés long-tems dans le ſilence, ont dévoilé tout-d'un-coup la vaſte & profonde politique qui en avoit conçu le deſſein. Permettez-moi, lui répliquai-

je encore, de vous faire remarquer que vous ne distinguez pas assez la prudence de la ruse, la sincérité de l'indiscrétion, la réserve de la fourberie, l'adresse de la fausseté, l'habileté de l'artifice.

Je ne connois rien à toutes ces distinctions, répartit le Brachmane; les vertus & les vices ne me paroissent pas si près les uns des autres, qu'on puisse les confondre aisément; & c'est peut-être vous-même qui les confondez en voulant marquer si précisément les bornes qui les séparent. Le peu d'intervalle que vous montrez des uns aux autres, me fait voir du moins combien on risque de le franchir par la facilité qu'on y trouve.

Quoi qu'il en soit, me dit-il encore, pourriez-vous bien me définir plus particulierement cette politique à laquelle vous prodiguez tant d'éloges, & qui vous paroît le seul mobile des plus

grands évenemens ? Mais comment donner une idée juſte d'une choſe qu'on ne peut ſaiſir, lors même qu'on s'étudie le plus à la connoître, & qui, formée dans le ſilence & le ſecret, ne ſeroit plus ce qu'elle eſt, du moment qu'elle viendroit à ſe produire. Cette politique, d'ailleurs ſi peu conforme aux maximes de votre Religion, a-t-elle des regles sûres, des principes certains, des loix invariables? ne change-t-elle pas ſelon les tems, les lieux, les circonſtances? n'eſt-elle point ſujette à ſe tromper, & ne dépend-elle pas beaucoup moins du génie qui la conduit, que du hazard qui trop ſouvent s'oppoſe à ſes efforts, & renverſe en un moment toutes ſes manœuvres?

A mon avis, continua le Brachmane, & mon ſentiment eſt ſans doute celui de tous les Sages de la Terre : à mon avis, la meilleure politique dans le gouvernement des Etats, ainſi que dans

la conduite de la vie, eſt celle de n'en avoir aucune, & de ne ſe ſervir en tout ce que l'on fait, que des moyens que le bon ſens preſcrit, & que la raiſon autoriſe.

Entre cette politique & la vôtre, il y a préciſément la même différence qu'entre le bon eſprit & le bel eſprit; celui-ci, plus brillant que ſolide, dédaigne de marcher dans les routes communes, & s'égare d'ordinaire dans celles qu'il ſe fait: celui-là, dans un chemin plus battu, le ſuit uniment; & ne perdant jamais de vue le terme où il doit arriver, cherche ſeulement à écarter de ſes pas tout ce qui pourroit l'empêcher d'y atteindre.

Telle eſt la politique, que je fonde uniquement ſur la prudence & ſur la droiture; c'eſt à la prudence à connoître, à prévoir ce qui peut faire échouer ou réuſſir un projet utile; & c'eſt à la droiture à ne le former que

ſur ce qui eſt juſte, & dans les regles les plus exactes de l'équité.

De cette façon, ma politique n'exige ni les ténebres dont la vôtre s'enveloppe, ni les faux-fuyans, ni les preſtiges que vous lui ſuppoſez pour réuſſir. Infiniment plus aiſée, elle n'en eſt auſſi que plus sûre. Ainſi tel homme parvient infailliblement dans le Monde, qui, cultivant ſes talens avec ſoin, modeſte & réglé dans ſes mœurs, ami des gens vertueux, & leur émule, cherche à ſervir ſa Patrie, & ſans intrigues ni cabales, n'ambitionne d'autre gloire que celle de la bien ſervir. Ainſi tout Souverain, qui ſçait ſe faire reſpecter de ſes ennemis par ſa bonne foi plus que par ſa valeur & ſa puiſſance, & ſe faire aimer de ſes Sujets, autant par ſon amour pour la juſtice, que par ſa bonté, ne peut manquer de reuſſir dans tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre, ſans qu'il ait beſoin d'avoir

voir recours à ces manéges obſcurs & à ces raffinemens incertains qui ſont l'eſſence & la honte de votre politique.

Je viens, ſans y penſer, continua le Brachmane, de vous dévoiler le ſyſtême de notre Gouvernement; ce ſyſtême a deux objets, l'un au-dehors, l'autre au-dedans du Royaume.

A l'égard du premier, nos Souverains, & ſur-tout le Prince qui nous gouverne aujourd'hui, ſe ſont toujours appliqués à mériter, par la fidélité la plus exacte à leurs paroles, la confiance de leurs voiſins : à cette fidélité qui vient d'une droiture inflexible, ils ont joint un déſintéreſſement des plus parfaits; perſuadés qu'on riſque ordinairement, & qu'on mérite en effet de perdre ce qu'on poſſede, en voulant injuſtement acquérir ce que l'on n'a pas.

Quant au ſecond objet, l'ordre ſe maintient dans notre Royaume par

l'application de nos Souverains à plier de force ou de gré ſous le joug des Loix, quels que ce ſoient de leurs Sujets qui veulent s'y ſouſtraire. Au reſte, ces Loix ſont en petit nombre; & c'eſt auſſi ce qui prouve la bonne conſtitution de notre Etat. Où les Loix ne ceſſent de croître, il faut que les déſordres ayent crû auſſi. Peut-être vos Souverains ſont-ils tous les jours obligés d'en faire de nouvelles; ſi cela eſt, j'en accuſe votre politique, & j'en fais moins de cas que jamais. Il faudroit donc, lui dis-je, ſelon votre ſyſtême, qu'un Prince né valeureux paſsât ſa vie dans une obſcure lâcheté, & qu'il immolât ſon aggrandiſſement & ſa réputation à de vains égards pour des voiſins qu'il rendroit peut-être plus heureux en les ſoumettant à ſon Empire.

Je reconnois là de nouveau votre injuſte politique, me dit le Brachmane:

parce qu'un Souverain aura du courage, devra-t-il ne meſurer ſon pouvoir que par la force & le ſuccès de ſes armes ? D'ailleurs, ce courage, ſur lequel vous fondez ſes droits, eſt une paſſion plutôt qu'une vertu, ou du moins une qualité ſi commune dans les armées, & juſques dans les bois parmi les animaux, qu'un Prince peut bien, ſans intéreſſer ſon honneur, n'en point faire uſage.

Mais n'eſt-ce préciſément que dans un champ de bataille qu'il doit le montrer ce courage ? & ne peut-il l'employer qu'à commettre des injuſtices ? Tout le monde le croit ainſi, & j'oſe dire que tout le monde ſe trompe. Il eſt des occaſions où il peut l'étaler avec plus de fruit, & même avec plus de gloire.

Ne lui en faut-il point pour réſiſter preſque à tout moment aux flatteuſes inſinuations de ſes courtiſans, qui

d'ordinaire ne ſont jaloux de ſon eſtime, qu'autant qu'elle peut leur ſervir à mériter ſes faveurs? Ne lui en faut-il point pour ſuivre ſans relâche un deſſein heureuſement conçu, pour ſupporter les chagrins d'une entrepriſe manquée; pour faire reſpecter les Loix ſans offenſer ſa juſtice, ni déroger à ſa bonté; pour ne pas ſe laiſſer enyvrer au faſte de la grandeur; ou, ce qui eſt peut-être plus mal aiſé, pour en ſoutenir le poids, malgré l'habitude qui en dérobe les charmes, & n'en laiſſe ſentir que les peines & les dégoûts?

Quel courage ne faut-il pas pour réprimer ſes paſſions dans un poſte où il eſt auſſi aiſé de les ſatisfaire, que difficile de s'en garantir? Ce ſont-là les ennemis qu'un Souverain doit combattre, & qu'il lui eſt plus glorieux de vaincre que des peuples dont ordinairement la défaite eſt plutôt dûe au hazard des batailles, qu'à la valeur qui s'eſt flattée de les ſubjuguer.

Je ne dis pourtant pas, ajoûta le Brachmane, qu'un Prince ne doive avoir cette ſorte de courage que vous eſtimez tant; mais il ne doit s'en ſervir que lorſque ſon honneur, le bien de ſes Etats & la juſtice l'exigent; que lorſqu'il eſt obligé de préférer la guerre, toute douteuſe qu'elle eſt dans ſes ſuccès, aux tranquilles douceurs d'une paix dont le bonheur n'eſt jamais équivoque.

Il alloit continuer, quand je pris la liberté de lui repréſenter que, l'Iſle où nous étions étant iſolée, il n'étoit pas étonnant qu'on n'y connût point cette politique ſage & éclairée, dont la principale attention doit être de ſe garantir de toute attaque de la part des Princes voiſins, & de profiter de l'occaſion de les ſurprendre, plutôt que de ſe mettre aux riſques d'en être ſurpris. Vous vous trompez, reprit-il: notre Iſle eſt iſolée, il eſt vrai; mais elle eſt immenſe: nous

n'en poſſédons que la principale partie, & nous avons des voiſins qui devroient naturellement être d'autant plus jaloux de notre puiſſance, qu'il n'eſt aucun d'eux qui puiſſe l'égaler : peu redoutables chacun par eux-mêmes, ils pourroient le devenir par leur union ; mais notre ſyſtême nous met à l'abri de leurs inſultes. Par notre bonne foi, nous avons gagné leur confiance, & ils ont tant de preuves de notre déſintéreſſement, qu'ils nous croient du moins auſſi portés à ménager leur repos, qu'ils le devroient être eux-mêmes.

Moins tranquilles entr'eux, parce qu'ils ſe méfient les uns des autres, ils s'attaquent preſque toujours ; & leurs guerres ſont d'autant plus cruelles, qu'elles deviennent plus opiniâtres par l'égalité de forces qui balance leurs ſuccès.

Il n'eſt que l'aſcendant que nous donne ſur eux l'opinion qu'ils ont de

notre ſageſſe, qui puiſſe mettre fin à leurs malheurs. Ils prennent notre Souverain pour arbitre de leurs querelles; & notre Souverain, d'ailleurs aſſez puiſſant pour leur faire accepter la paix, trouve plus de gloire à la leur donner, qu'il n'en auroit à profiter de leur épuiſement pour étendre à leurs dépens les bornes de ſon Empire.

C'eſt-là une eſpece de Monarchie univerſelle, d'autant mieux fondée, que ceux-là même qu'elle ſubjugue en effet, ſont plus empreſſés de s'y ſoumettre, que les peuples qu'ils gouvernent ne le ſont d'obéir à leurs Loix.

De-là vient auſſi que, pour la maintenir comme ils le ſouhaitent, nos troupes ſont toujours prêtes à marcher où leurs beſoins les appellent; mais ces troupes, contre l'uſage ordinaire de celles de vos pays, n'étant deſtinées à faire la guerre que pour la terminer, ne ſoulevent point contre nous des

nations qui trouvent leur avantage dans notre supériorité; & qui, prêtes à se confédérer pour la détruire, si nous voulions en abuser, cherchent au contraire à la maintenir, parce que réellement nous ne nous occupons qu'à la leur rendre utile.

Comparez donc à présent, ajoûta le Brachmane, votre politique avec la nôtre, & voyez laquelle est plus estimable, plus sûre, plus utile en effet, ou celle qu'on ne peut éviter de suspecter, parce qu'elle n'a jamais de succès qu'autant qu'elle s'applique à ne point paroître; ou celle qui, se montrant à découvert, devient parmi les nations un principe de liaison & d'amitié, plutôt qu'un motif de méfiance & de crainte.

Il est toujours vrai de dire, lui repliquai-je, que, si votre politique vous procure d'un côté de si grands avantages, elle vous oblige de l'autre à des

dépenſes que ces mêmes avantages ont bien de la peine à compenſer. De quelle charge en effet ne doit pas être à vos peuples l'entretien des troupes que vous vous contentez de donner en ſpectacle, & qui, preſque toujours oiſives, ne combattent jamais pour vos propres intérêts ? Rien ne nous eſt moins onéreux, repartit le Brachmane ; ce qui nous afflige, c'eſt la néceſſité où l'on n'eſt que trop ſouvent de les employer : voici cependant quelle eſt notre économie.

Si nous ne retranchons jamais rien des ſommes néceſſaires à l'entretien de notre armée, nous ne laiſſons pas de diminuer bien ſouvent le nombre de nos ſoldats ; & c'eſt dans le tems que la ſérénité commence à régner chez les peuples voiſins, & qu'elle paroît durable ; alors nous ne conſervons ſur pied que la moitié de nos troupes ; & l'autre moitié eſt envoyée dans les cam-

pagnes où ſes travaux lui tiennent lieu de paye, en attendant qu'on la rappelle aux armes qu'elle n'a quittées que pour un tems. Les Officiers qui commandoient ces troupes ſont renvoyés de même, & jouiſſent de la demi-paye, autant pour épargner la honte de déroger à leur profeſſion par la néceſſité de vivre, que pour les retenir dans le ſervice auquel ils ſe ſont rendu néceſſaires par la longue expérience qui les y a formés.

Je ne vous comprends point, lui dis-je; je vois de l'économie d'un côté, & je n'en vois point de l'autre. Vous ceſſez de donner aux troupes, & vous ne diſcontinuez point de fouler vos Sujets. Que devient donc le reſte de l'argent que vos ſoldats conſumoient avant leur réforme, & qu'on ne ceſſe de lever ſur vous, comme auſſi néceſſaire que ſi l'armée ſubſiſtoit en entier? Le laiſſe-t-on oiſif dans le tréſor du

Prince, ou le Prince l'emploie-t-il à d'autres uſages qu'à ceux auxquels il eſt deſtiné ?

Ni l'un ni l'autre, me dit le Brachmane ; cet argent, toujours exactement porté dans la caiſſe militaire, eſt remis à des Villes marchandes, qui, le faiſant circuler dans le commerce, l'emploient à leur profit, & en augmentent le fonds par l'intérêt qu'elles en payent. Cet intérêt fixé à trois pour cent, & qui en aucun tems ne hauſſe ni ne baiſſe, n'eſt pas ſi fort qu'il puiſſe abſorber le gain de l'induſtrie qui le paye, ni ſi foible qu'il ne ſoit utile aux vues qui le font exiger. Ainſi, tant que la paix ſubſiſte dans notre Iſle, les ſommes deſtinées à la guerre qui doit l'y rappeller, augmentent inſenſiblement.

Dans ce cas de guerre, les divers capitaux, confiés aux Villes qui en répondent, rentrent tout-d'un-coup dans

les coffres d'où ils étoient ſortis; les légions émancipées reviennent chacune ſous leurs drapeaux avec les Officiers congédiés qui les y ramenent; & ſans que l'on ſoit obligé de lever de nouveaux Régimens, trop foibles à l'égard des vieux Corps qu'on a eu ſoin de conſerver, ſans même qu'il ſoit beſoin de mettre de nouvelles contributions ſur le peuple, ou de contracter des dettes toujours onéreuſes à l'Etat, nous nous trouvons prêts ſur le champ d'en impoſer par nos armes à qui que ce ſoit d'entre les Princes de notre Iſle qui veut troubler le repos de ſes voiſins.

Voyez donc à préſent, continua le Brachmane, ſi les impôts, que nous payons pour l'entretien de nos troupes, doivent nous être auſſi à charge que vous le penſez; & s'il n'eſt pas vrai que, dans le ſyſtême de vos Gouvernemens, une année de vos guerres vous coûte plus cher que ne feroient dix

années des nôtres, ſi nous étions obligés de les continuer ſi long-tems.

Je vous l'ai déja dit, & je le répete encore, ajouta-t-il, nous ne prenons point les armes pour conquérir des Places, des Provinces, des Etats; & vous concevez bien qu'une guerre eſt bientôt finie, quand on ne s'y propoſe d'autre avantage que de la finir au plutôt. Auſſi les taxes qu'on exige de nous, pour être en état de la faire, une fois payées, on ne nous demande rien de nouveau pour la ſoutenir; & ces taxes auxquelles on s'attend tous les ans, & ſur leſquelles par conſéquent chacun a ſoin de régler ſes autres dépenſes, ſont en effet ſi modiques, ſoit par elles-mêmes, ſoit par leur exacte proportion avec les facultés des contribuables, ſoit par les reſſources qu'on a d'en augmenter le produit à la faveur du commerce des Villes à qui on les rend en quelque ſorte preſqu'auſſi-tôt qu'elles

les ont fournies, qu'il n'eſt aucun de nous qui ne les donne avec joie, d'autant plus qu'il les regarde comme le gage de ſon repos & de ſon bonheur.

Au reſte, dit-il encore, pour ne vous laiſſer rien ignorer de ce qui concerne nos troupes & nos armées, je dois vous obſerver qu'on n'y achete point l'honneur de ſervir le Prince; que la faveur n'y donne point les graces, & qu'elles n'y ſont dûes qu'à l'ancienneté du ſervice qui ſuppoſe toujours, ſinon l'ardeur & la force d'une jeuneſſe hardie & bouillante, du moins plus de juſteſſe dans les projets, plus de ſang froid dans les dangers, plus d'habitude à commander, plus de deſir à bien faire. De cette ſorte on n'entend dans nos camps ni plaintes, ni murmures; chaque Officier, content du poſte qu'il occupe, attend ſans inquiétude l'avancement qui ne peut lui manquer; & jamais il n'eſt contraint dans des combats ſingu-

liers d'expoſer ſa vie, ou pour faire expier à un autre le bonheur d'une ſupériorité dont il eſt jaloux, ou pour ſe ſoutenir lui-même contre l'envie de ſes ſemblables dans un grade qui les met au-deſſous de lui.

J'ajoûterai que nos troupes répandues dans les diverſes Provinces, y campent tous les ans pour les maintenir dans l'exercice des armes; & que, pour ne pas doubler inutilement les emplois, elles n'ont alors, ni en aucun autre tems, d'autres Inſpecteurs que les Généraux mêmes qui les commandent, qui, chacun dans leur département, les connoiſſent mieux, & qui ont auſſi, en effet, plus d'intérêt de les connoître.

La déſertion ſi commune dans vos Etats, nous l'évitons par un moyen preſqu'infaillible.

Nous donnons à nos ſoldats un ſou par jour au-delà de leur paye ordi-

naire; mais ce sou, nous le retenons pour en faire une masse, qu'on leur remet à l'expiration de leur engagement comme une récompense de leur service. Cet engagement, pour le dire en passant, ne se prolonge jamais au-delà de son terme; & l'on est aussi exact à licencier un soldat, quel qu'il puisse être, qui a fait son tems, qu'à lui rendre compte du dépôt qu'on lui a réservé, & qu'il a droit de prétendre. Ne croyez pas que ce dépôt périsse avec lui, s'il vient à périr lui-même: en ce cas on le remet à sa famille; & cette destination, toujours immanquable, est encore un motif à nos soldats de ne pas abandonner les drapeaux sous lesquels ils sont obligés de combattre.

Pour remplir le nombre de ceux qu'on n'a plus droit d'y retenir, s'ils n'y veulent rester d'eux-mêmes (car souvent l'habitude au service leur en fait une nécessité) on a des recrues toutes prêtes que

que nos Provinces ſont obligées de fournir, & qui n'en ſont que mieux choiſies, parce qu'elles ne ſont point à la charge des Officiers. Ceux qui les commandent n'ont d'autre peine que de les exercer, d'en fournir les Régimens auxquels elles ſont deſtinées; & à meſure qu'ils les livrent, d'en exiger d'autres pour les inſtruire, & les tenir également en reſerve pour le beſoin. Ces Compagnies, tant qu'elles reſtent en l'état & ſur le pied de Milices, ne font point de ſervice où elles ſont; mais il eſt rare que, pour l'adreſſe & la valeur, on puiſſe les diſtinguer des anciens Corps, dès qu'elles y ſont incorporées.

Il ne reſtoit au Brachmane qu'à m'expliquer la Tactique dont on uſoit dans ſon pays, & que je m'imaginois bien devoir être auſſi différente de la nôtre, qu'étoient différens de nos uſages ceux qu'il venoit de me détailler; mais, ſoit qu'il ne fût pas verſé ſur cette ma-

tiere, ſoit qu'il crût inutile, dans une premiere entrevue, de s'étendre ſur autre choſe que ſur les Loix générales de ſa Nation, pour m'en faire connoître la politique, il tomba tout-d'un-coup, & je ne ſçais comment, ſur la maniere dont on y adminiſtroit les Finances; & ce ſujet me parut à moi-même trop intéreſſant pour n'y pas donner une attention particuliere.

L'ordre établi dans nos Finances, me dit-il, conſiſte principalement en trois choſes. La premiere, à les régler proportionnément & ſans injuſtice; la ſeconde, à les recevoir ſans altération & ſans mécompte; la troiſieme, à les ménager de maniere que la dépenſe n'en excede jamais le produit.

Quant au premier article, il eſt vrai de dire que nos Souverains, dans les contributions qu'ils nous impoſent, uſent à-peu-près d'autant d'économie qu'un particulier qui, n'ayant que

ſes terres pour ſubſiſter, les cultive ſans négligence, n'a garde de les épuiſer par trop d'avidité ; &, dans la crainte de manquer du néceſſaire, ſe prive ſouvent du ſuperflu. Toutes nos Provinces ſont impoſées, & juſqu'aux moindres de nos diſtricts ; mais il n'en eſt point qui ne le ſoit dans une juſte proportion de la qualité de ſon terroir, de l'induſtrie qu'on y exerce, des biens dont on y jouit. Aucune ne l'eſt au-delà de ſes facultés ; il n'en eſt même point qui le ſoit autant que ſes facultés le permettent. Il eſt juſte, en effet, & il eſt même utile qu'il reſte toujours une certaine aiſance parmi les Sujets qui ſont l'unique ſource des revenus du Prince. S'ils doivent porter le joug, il ne faut point auſſi que le joug les écraſe ; & il eſt plus ſéant & plus glorieux à celui qui le leur impoſe, qu'ils le portent avec plaiſir, qu'avec dégoût & répugnance. C'eſt un grand revenu

pour un Prince, que l'amour de ſes Sujets.

Le ſecond article n'eſt pas moins important que le premier. On leve nos contributions ſans le miniſtere d'aucun de ces Receveurs, de ces Tréſoriers, de ces Officiers, gens toujours auſſi affamés qu'inutiles, qui ne ſçavent puiſer dans les ſources que pour les étancher; & qui, ſous prétexte d'enrichir le Prince, ne l'oppriment pas moins par leurs rapines, que les Peuples qu'ils ruinent par leurs vexations.

Plus attentif au troiſieme article qu'à tous les autres, nous nous appliquons à ſçavoir exactement à quoi peuvent monter tous les ans nos dépenſes publiques; nous mettons enſuite en reſerve les ſommes qu'on doit y employer, & nous ne touchons à ce dépôt que pour ſatisfaire, ſelon les beſoins, à la deſtination qui en a été faite. Le Roi lui-même s'eſt fait une loi de cette

ſage deſtination, & croit que rien ne lui appartient, ou pour l'entretien de ſa maiſon, ou pour ſes plaiſirs, ou pour ſes largeſſes, que ce qui reſte au-delà de ces fonds abſolument néceſſaires pour le bien & l'intérêt de ſon Etat.

Le plaiſir que je goûtois aux diſcours du Brachmane, & dont il ne pouvoit manquer de s'appercevoir (car je n'oſois plus l'interrompre comme j'avois fait tant de fois) ce plaiſir l'engagea, ſans doute, pour achever de me donner une notion préciſe de la politique de ſon pays, à me parler encore de la façon dont on y adminiſtroit la Juſtice.

N'étant non plus poſſible que partout ailleurs, me dit-il, que notre Souverain puiſſe l'exercer lui-même, il y a commis des gens habiles qui la rendent gratuitement. Avant lui, nos charges de Magiſtrature étoient à l'encan, pour ainſi dire, & ceux-là ſeuls en paroiſſoient les plus dignes, qui

avoient plus d'argent pour les acheter. Les talens qui, par une déplorable fatalité, ne ſont jamais plus grands que dans l'indigence, comme ſi l'indigence, qui a le don d'évertuer le génie, pouvoit ſeule les faire acquérir, les talens ne parvenoient preſque jamais à ces charges; & ce qui eſt plus malheureux encore, le droit d'exercer la juſtice n'entraînoit que trop ſouvent l'uſage de la vendre pour ſe dédommager de ce qu'elle avoit coûté.

Ce déſordre, qui portoit la corruption dans les Jugemens, & qui ne laiſſoit pas d'éclater malgré la chicane qu'on n'avoit, ce ſemble, inventée que pour en couvrir l'iniquité, ce déſordre n'exiſte plus dans nos Tribunaux. Les places en ont été miſes au concours, & le mérite ſeul peut y prétendre. Ce ne ſont plus les plaideurs qui payent leurs Juges, c'eſt le Souverain qui les gage & les entretient; mais en même

tems ſa vigilance les éclaire, ſa ſageſſe les récompenſe ou les punit, & ſon autorité borne leur pouvoir pour empêcher qu'ils n'en abuſent. Leur nombre même eſt fixé dans chaque Tribunal, notre Prince ayant reconnu que la multitude des Juges ne ſert qu'à mettre de la confuſion dans les opinions, & prolonger des affaires dont le retardement eſt preſque toujours auſſi préjudiciable à ceux qui ont droit de les ſoutenir, qu'à ceux qui n'ont aucune raiſon de les pourſuivre.

Il n'étoit pas poſſible, continua le Brachmane, que l'ordre étant établi dans toutes les parties de notre Gouvernement, ne le fût auſſi dans tous les détails qui concernent les biens & la fortune de nos peuples.

Vous n'ignorez pas, me dit-il encore, que l'adminiſtration générale d'un Etat roule eſſentiellement ſur quatre chefs principaux, qui ſont la

Guerre, la Finance, la Juſtice & la Police. Semblables en quelque ſorte aux quatre élémens qui ſont dans la Nature, & qui l'entretiennent par leur accord ; ces quatre chefs bien ordonnés & dans un rapport exact les uns avec les autres, ſoutiennent un Royaume, & lui donnent autant de vigueur & de force que d'éclat & de majeſté.

Dans cette perſuaſion, nous avons établi dans chacune de nos Provinces une eſpece de Régence compoſée de quatre perſonnes de la Province même, dont la prudence égale la vertu, qui joignent à l'habileté l'amour du travail, & qui ajoûtent à toutes ces qualités un tendre amour pour la Patrie. Ces quatre perſonnes forment un Conſeil auquel préſide un Intendant, homme de confiance, dont la fonction eſt d'y maintenir l'ordre & d'obſerver que rien ne s'y paſſe contre les intérêts du Prince & de l'Etat.

Chacun de ces Conſeillers (car c'eſt ainſi qu'on les appelle) a ſon département à part. L'un a ſoin de ce qui concerne le Militaire de la Province ; l'autre a l'inſpection ſur la Finance ; celui-là veille ſur l'adminiſtration de la Juſtice, & le dernier doit s'informer exactement de tout ce qui regarde la Police.

Leur travail, utile en lui-même, ne le ſeroit pourtant pas aſſez, s'il ne répondoit à un centre commun qui les dirigeât au bien général du Royaume. De-là vient auſſi que ces Conſeillers relevent de quatre Miniſtres qui ne quittent jamais la perſonne du Roi, & qui ont chacun la direction générale d'un des quatre Départemens dont nous avons parlé. Ces Miniſtres compoſent le Conſeil ſuprême du Souverain.

C'eſt à eux que les Conſeillers envoient régulierement du fond de chaque Province, les Mémoires qu'ils ont dreſſés ſur ce qui ſe paſſe, qui a rap-

port à leur inſpection; & ſur ces Mémoires dont les Miniſtres ſont des détails auxquels ils joignent leur avis, & qu'ils préſentent au Prince, le Conſeil décide & fait expédier ſur le champ les ordres néceſſaires. Ainſi le Roi peut voir tous les jours, ſans la moindre confuſion, l'état actuel de ſon Royaume, remédier aux abus qui s'y gliſſent preſqu'au moment qu'on les y apperçoit; & ce qui eſt plus heureux encore, éviter le déſordre qu'entraîne la multitude des affaires, quand la pareſſe les laiſſe accumuler.

Surpris d'un ordre ſi merveilleux, & dont jamais je n'euſſe pu me former une idée, je rompis enfin le ſilence, & demandai au Brachmane comment il avoit été poſſible à ſon Souverain d'en former le projet, & ſur-tout d'exécuter celui qu'il avoit mis dans ſes Finances. Je ne doutois pas, en effet, qu'il n'eût dû y trouver bien des obſ-

tacles de la part d'une foule de ſes Sujets intéreſſés, comme par-tout ailleurs, à faire leur fortune aux dépens du Prince qu'ils ont l'honneur de ſervir.

Un Roi, me répondit-il, qui veut le bien de ſes Sujets, n'a qu'à le vouloir bien fermement pour le leur procurer, malgré les oppoſitions qu'il y trouve. Pour ce qui eſt de ſes Miniſtres, jamais il n'eut rien à craindre de l'avarice ou de l'ambition que vous ſuppoſez dans les perſonnes de cet état.

Parmi les grands talens que nous admirons dans notre Maître, il en eſt un que j'eſtime le plus néceſſaire aux Princes, & qui peut-être pourroit lui ſeul leur tenir lieu de tous les autres: c'eſt le diſcernement des eſprits. Notre Maître connoît les hommes, & ne ſe trompe point dans le choix qu'il en fait. Semblable en cela à un Artiſte habile qui, moins guidé par l'expérience

que par ſon génie, diſtingue parfaitement les inſtrumens les plus propres à réuſſir dans ſon art. Les Miniſtres, qui partagent aujourd'hui ſa confiance, la méritent par leurs vertus; & ils n'en jouiroient pas, s'il s'en étoit trouvé dans l'Etat qui en fuſſent plus dignes. L'union n'a jamais ceſſé de régner entr'eux, parce qu'ils ont tous à cœur le bien de la Patrie; & leur travail, toujours aſſidu, quoique toujours pénible, fait la gloire & la proſpérité du regne ſous lequel nous vivons.

Je n'ajoûterai plûs rien, me dit le Brachmane, pour vous prouver que notre politique eſt fort au-deſſus de la vôtre, par la ſageſſe & la ſimplicité des maximes qu'elle a établies parmi nous. Vous avez vu que nos troupes ſont moins entretenues pour nous défendre que pour nous procurer la paix. Vous nous avez vu rechercher cette paix au-dehors par notre déſintéreſſement &

notre bonne foi, & nous l'assurer au-dedans par tous les moyens que peut fournir la politique la plus exacte. En faut-il davantage?

Non vraiment, lui répliquai-je, en l'interrompant avec une espece de honte & de dépit, je reconnois d'excellentes choses dans vos principes; mais, à quelque chose près, notre politique n'est point si différente de la vôtre.

Si cela est, reprit encore le Brachmane, pourquoi n'en faites-vous pas le même usage que nous? pourquoi ne levez-vous des troupes que lorsque vous devez les mettre en campagne, & qu'au lieu de prévenir l'ennemi, vous lui laissez prendre des avantages que vous auriez dû le réduire à vous disputer, & qui demandent plus d'effort pour les lui arracher, qu'il ne vous en eût fallu d'abord pour le repousser & le battre?

Pourquoi dans l'exaction de vos im-

pôts, arrachez-vous, pour ainſi parler, l'arbre avec les racines, & réduiſez-vous à l'extrême miſere des peuples dont vous prétendez tirer encore de nouveaux ſubſides pour les beſoins de l'Etat?

Pourquoi les épuiſez-vous dans l'attente d'un Jugement que le bon droit réclame, & que vous ne rendez qu'en faveur de l'injuſtice, qui, ayant ſujet de le craindre, prend enfin le parti de l'acheter?

Pourquoi votre Police varie-t-elle ſelon le rang & la condition des Sujets, & pourſuit-elle les colombes, tandis qu'elle épargne les vautours?

Pourquoi enfin tous ces voiles épais dont vous couvrez votre politique? Je vous ai mis la nôtre à découvert, & j'aurois peut-être trop de ſujets de gémir ſur le malheur de vos peuples, ſi vous pouviez me montrer tous les reſſorts de celle que l'on fait dans vos pays.

Ces reſſorts, que vous croyez ſi ſouverains, n'ont point entr'eux cette heureuſe harmonie qui, par une eſpece de chaîne & de rapports que peu de gens connoiſſent, fait conſpirer au même deſſein, & ramene au même terme les différentes parties d'un tout. Ces reſſorts ne ſont preſque jamais les mêmes, & c'eſt ce qui en montre plus clairement la foibleſſe & l'inutilité. Ceux que nous employons dans les divers détails du Gouvernement, & qu'il eût été trop long d'expoſer à vos yeux, n'empruntent leur force que des grands principes de politique que je vous ai développés, & qui, toujours invariables, ne manquent jamais de produire un bon effet. Vous avez des loix & des maximes, il eſt vrai; mais l'on diroit qu'elles ſe ſont éteintes en vieilliſſant. Vous vous en faites tous les jours au hazard, & ſeulement pour des fins particulieres; vous en changez ſelon les

occurrences; l'occaſion ſeule vous inſtruit. Vous négligez des fondemens qui s'écroulent, & vous vous contentez de réparer des murs qui vont manquer d'appui. Faut-il s'étonner que les efforts mêmes, que vous faites pour réparer les breches de vos Gouvernemens, ne ſervent preſque toujours qu'à hâter le moment de leur ruine?

En me diſant ces mots, le Brachmane me tendit la main, comme s'il n'eſpéroit plus de me revoir; & il ajoûta ces paroles: Adieu, cher Etranger, que la vertu ſoit toujours dans votre cœur, & la ſincérité ſur vos lévres!

REPONSE